

Klaus Stefan Freyberger, **Das Forum Romanum. Spiegel der Stadtgeschichte des antiken Rom.** Avec collaboration de Christine Ertel. Éditeur Philipp von Zabern, Mayence 2009. 133 pages, 79 illustrations dans le texte.

Ce volume magnifiquement illustré au moyen de clichés souvent originaux, voire inédits, propose en peu de pages mais avec une réelle efficacité une vision diachronique du forum romain, ce «centre du monde» qui, pendant près de mille cinq cent ans, n'a cessé de se modifier et d'assumer des fonctions dont la diversité reflète l'évolution du pouvoir depuis l'époque royale jusqu'au septième siècle de notre ère. Après avoir rappelé que, malgré l'abondance de la bibliographie, cette place n'a jamais jusqu'à présent fait l'objet d'une étude globale qui prit en compte pendant toute son histoire l'ensemble de son espace et des monuments qui le circonscrivent ou l'animent, l'auteur mentionne toutefois les travaux fondamentaux de Christian Hülsen, de Paul Zanker et de Filippo Coarelli, à l'égard desquels il reconnaît sa dette, même si les hypothèses et restitutions du savant italien, à qui l'on doit les découvertes et identifications les plus importantes et les mieux argumentées, sont souvent ignorées ou sommairement contestées dans le cours de l'ouvrage. Ayant pris lui-même une part importante aux fouilles récentes qui se sont développées sur le site de la basilica Aemilia et de ses abords, Stefan Freyberger est cependant lui-même bien placé pour poser en termes relativement nouveaux plusieurs problèmes historiques et topographiques, particulièrement pour ce qui concerne la partie nord-ouest de l'ensemble.

Mais son livre étant moins destiné aux spécialistes qu'à un public cultivé, l'auteur définit d'emblée l'originalité de son propos, qui consiste à faire entrer les hommes dans cet espace et à analyser les multiples activités, politiques, juridiques, économiques, religieuses et ludiques, auxquelles ils se sont livrés, en relation avec les pôles d'attraction que définissent les édifices, et les axes de circulation qu'ils génèrent. Cette histoire des modalités de l'utilisation du forum constitue effectivement le fil conducteur qui unit les différents chapitres; elle comporte entre autres d'intéressantes notations sur le conglomérat d'éléments fonctionnels ou symboliques qui s'y rassemblent progressivement à la fin de l'époque royale et plus encore au début de la République. La place, en tant que lieu d'expression et d'exercice du pouvoir du *populus* et de ses magistrats ne tarde pas ensuite à se spécialiser, secteur par secteur, avec un rapide accroissement de la *dignitas forensis*. A la fin du deuxième siècle et au début du premier, se développent les activités économiques dans les basiliques, le forum devenant en outre un centre fiscal, judiciaire et cérémoniel où ont lieu les principaux événements politiques, administratifs et spectaculaires de l'époque. Avec la mise en place du programme césarien, les aspects proprement républicains et institutionnels commencent à s'estomper du fait de la dépolitisation croissante du peuple. Avec le Principat la tendance ne fait que s'accroître, le forum devenant essentiellement une tribune officielle destinée à la célébration des actes des empereurs et à la manifestation de leur divinisation posthume: emblématiques de cette nouvelle situation sont les monuments commémoratifs à caractère dynastique qui se multiplient à l'époque julio-claudienne. La tendance ne se démentira pas sous les Flaviens et les Antonins, l'épisode le plus tapageur en ce domaine, même s'il fut éphémère, étant assurément la construction de la statue équestre colossale de Domitien qui prétendait annexer à son profit la totalité de la place et dominer les monuments les plus prestigieux qui l'encadraient. On observe enfin sous la Tétrarchie de nouvelles formes d'exaltation du pouvoir avec, à partir du règne de Maxence, une revalorisation ostensible des lieux les plus vénérables de la tradition.

Pour retracer cette évolution l'auteur ne recourt pas seulement aux vestiges archéologiques, mais aussi aux textes, et c'est ainsi que l'on peut suivre de la façon la plus concrète le déroulement des procès dans les quatre chambres du tribunal centumviral dont le siège est la basilica Iulia, à partir de diverses données tirées de Quintilien et de Pline le Jeune. On s'étonne d'autant plus que pour les périodes antérieures plusieurs indications textuelles qui sont de nature à restituer l'atmosphère du forum, ce qui est en principe l'un des objectifs de l'ouvrage, n'aient pas été exploitées: on cherche en vain par exemple une mention du fameux «*canticum*» du *Curculio* de Plaute, qui fournit la description la plus réaliste de la vie populaire de cette place, et dont Torelli, dans le livre qu'il a rédigé avec moi sur l'urbanisme romain, a montré la valeur évocatrice; bien que très démythificateur, parce que sans relation avec les fonctions officielles des lieux et des

monuments, ou plutôt à cause de cela, ce texte méritait d'être pris au sérieux. D'autant qu'il ne donne pas une image temporaire des activités parasitaires dont cet espace prestigieux était le théâtre, si l'on en juge, par exemple, par le récit des promenades nocturnes de Julia, la fille d'Auguste, que brosse Sénèque dans le *De Beneficiis*, autour de la statue de Marsyas sur le Comitium. Tant il est vrai qu'au-delà des définitions institutionnelles et symboliques, et des efforts pour accroître sans cesse la dignité de ce centre de l'Urbs, l'humaine perversion n'a jamais cessé de s'y donner libre cours. Il y a là un fait historique massif, qu'il eût peut-être fallu prendre en compte.

Pour ce qui concerne les descriptions et identifications des différentes structures et éventuellement de leurs phases successives, les développements sont souvent précis, même si l'auteur ne peut pas toujours entrer dans le vif des discussions qui divisent encore sur certains points les spécialistes de la topographie romaine. La période archaïque est efficacement esquissée, avec l'évocation de la zone funéraire initiale, qui occupe la dépression entre Capitole et Vélia jusqu'au milieu du huitième siècle, puis celle des premières fondations royales. Parmi ces dernières, une place de choix est faite aux onze *sacella* qui furent récemment découverts et à la publication desquels l'auteur a participé. On se pose des questions tout de même sur la nécessité de certaines audaces qui, ne pouvant, faute de place et compte tenu du public auquel s'adresse le livre, être étayées sur des argumentations détaillées et techniques, laissent le lecteur informé des problématiques quelque peu perplexes; nous songeons par exemple aux lignes consacrées à la localisation respective du temple de Jupiter Stator et du *templum Urbis*, les hypothèses différentes et fort séduisantes, en particulier celles relatives au «temple de Romulus», ne pouvant être éliminées d'un trait de plume: la mise en évidence d'un édifice cultuel très antérieur à celui du temple d'Antonin et de Faustine sous le *pronaos* de celui-ci n'autorise pas à considérer que le vieux culte romuléen de Jupiter Stator s'est confondu à partir du deuxième siècle avec celui du couple impérial divinisé, et c'est en fait tout le problème du parcours de la *via Sacra* qui devrait être reposé pour qu'une telle identification, bien étrange à vrai dire, pût avoir quelque fondement. La même oscillation se retrouve ensuite, tout au long de l'ouvrage, entre d'une part des notices d'une réelle nouveauté, remarquablement présentées, comme celles qui concernent les premières phases de la basilica Aemilia, avec la restitution de la façade augustéenne animée par les statues des Parthes, ou auparavant l'identification de l'endroit où fut placée l'horloge hydraulique, ainsi que celles qui décrivent la restauration et la réutilisation du même édifice après la catastrophe de 410, et d'autre part des interprétations hâtives ou aventurées, comme celles qui traitent des arcs augustéens. Les contraintes éditoriales n'expliquent pas seules ces chutes de niveau. Certaines d'entre elles au moins relèvent d'une volonté de remettre en cause tout un pan de la vulgate admise depuis la parution des deux volumes de Coarelli sur le Forum;

celle-ci est assurément toujours discutable, à condition toutefois qu'on se donne la peine d'en démontrer l'argumentaire extrêmement serré. Ce n'est pas le cas pour les arcs augustéens précisément, où l'auteur procède par affirmations, en prenant pour base essentiellement, sinon uniquement, les travaux de Elisabeth Nedergaard: alors que l'archéologue italien avait, nous semble-t-il, établi avec quelque vraisemblance, et au terme d'une longue démonstration, que l'»arc parthique« s'élevait au nord du temple de César divinisé et que son fornix central était occupé latéralement par les quatre panneaux des Fastes Capitolins, l'»arc actiaque« se trouvant au sud du même temple où il aurait occupé l'emplacement de l'»arc de Nauloque«, il n'est plus question de la localisation de ce dernier, et l'arc des Fastes reste l'»arco di Giano« de la tradition, cependant que l'»arc parthique« se voit transféré à l'emplacement du futur arc de Septime Sévère; cette dernière localisation, certes présentée comme une »pure hypothèse«, n'en est pas moins difficilement conciliable avec l'indication topographique de Dion Cassius. On retrouve des développements plus rigoureux, et de ce fait plus convaincants, dans la section qui traite de la période tardive, et la présentation du forum de Dioclétien, de la nouvelle version de la Curie, des phases successives de la basilique de Maxence toujours accompagnés d'illustrations, de restitutions et de plans suggestifs constituent, en dépit de leur inévitable brièveté, des mises au point très satisfaisantes. Un glossaire et une bibliographie »choisie« complètent utilement le volume.